



Eymet, un village *so british!*

Les Britanniques installés en Dordogne y ont redynamisé de nombreux villages. Dans la commune d'Eymet, sur 2 700 habitants, 400 sont « Anglais ». Ils forment aujourd'hui une composante essentielle de la vie locale.



(De g. à d.) Jane Patterson, Alan Godfree, Robert Edwards, Jane Hobbs, le révérend Tony Lomas... Ces Britanniques ont tous été charmés par l'endroit, au point d'y poser leurs valises. Définitivement.



1 Le marché d'Eymet s'est adapté à sa nouvelle clientèle, et l'on peut désormais y acheter des livres dans la langue de Shakespeare.

2 Carl Toop (à g.) s'est installé à Eymet et y a fait venir six ans plus tard ses parents, John et Tricia.

3 Les « pasties », ces chaussons à la viande dont raffolent les Britanniques, ont fait leur apparition sur le marché du village.

4 Arrivée en 2013 avec son mari, Iona Stent a été conquise par « l'esprit français ».

SI LES BRITANNIQUES achètent tant de maisons dans le sud-ouest de la France, c'est pour reprendre le terrain perdu lors de la guerre de Cent Ans. Cette blague éculée n'inquiète pas les habitants d'Eymet, village de Dordogne où les « Anglais » (synonyme ici de Britanniques) représenteraient 20 % de la population. Chaque jeudi, jour de marché depuis la fondation de cette bastide en 1270, les produits

locaux – foie gras, fraises, etc. – y côtoient les spécialités exotiques.

« J'ai des saucisses écossaises ! » lance Iona Stent, qui tient l'étal Franglais Food. « Ah, super ! Je prends les quatre », se réjouit une habituée, qui avoue : « Quand je me rends ici, j'ai l'impression d'être à Piccadilly Circus, à Londres. » Iona et son mari ont quitté en 2013 une Angleterre américanisée, où l'argent est désormais roi. « *No future in the UK*, résume-t-elle. J'adore

l'esprit français de village. Tout le monde se connaît. » Le mouvement des gilets jaunes l'a fascinée par l'importance donnée aux relations humaines. Carl Toop, autre traiteur sur le marché de la place Gambetta, se souvient du jour où, avec son conjoint, ils ont découvert cet endroit et décidé d'y passer le reste de leur vie. « Quand on a acheté la maison, on ignorait qu'il y avait tant d'Anglais ici ! Heureusement, ce n'est pas un ghetto », se félicite Carl. Rejoint il y a six ans par ses parents, venus de Brighton, il a demandé sa naturalisation début 2021.

Sous les arcades, le café des Arts est le rendez-vous des Anglais de la région. Jennifer, 70 ans, est venue de Lauzun : « Eymet, avec sa vie culturelle et ses commerces ouverts même en hiver, est inimaginable en Angleterre, où il n'y a plus rien entre la mégapole surpeuplée et le village déserté », dit-elle. Bunty et Dave Cox, 72 et 75 ans, ont eux aussi trouvé en France un esprit révolu au Royaume-Uni : « Ici, les gens prennent

le temps de vivre. La postière s'arrête pour discuter. » Arrivés en 1989, les Cox ont été les premiers à ouvrir des gîtes ruraux pour couples sans enfants : « Les profs en raffolent, ça les repose. »

L'art de vivre à la française

Comme eux, beaucoup d'Anglais ont converti leur maison en gîte pour avoir un revenu. Difficile de faire autre chose quand on ne maîtrise pas la langue de Molière. Le parcours typique commence par l'achat d'une ruine dédaignée par les Français, restaurée pour en faire une résidence de vacances ou une maison d'hôtes, revendue parfois à d'autres compatriotes. « Pour le prix d'une petite maison au Royaume-Uni, on peut s'offrir un château ici », note Terrie Simpson, agent immobilier, arrivée de Manchester en 2007, et première conseillère municipale d'origine britannique d'Eymet, jusqu'en 2015.

•••

Jane Patterson, qui tient l'épicerie de la rue du Temple, avait juste suivi son mari. Il est parti ; elle est restée. « On n'imagine pas les difficultés pour s'insérer : apprendre le français, bien sûr, mais aussi les complexités de l'administration. » Elle a refait sa vie avec un natif du Lot-et-Garonne. « C'est plus efficace que trois ans de cours de langue, sourit-elle. Y compris pour saisir l'accent du Sud : "à demaing !" »



Juste en face, Terry Boyce, professeur de physique quantique à la retraite, venu de Hong Kong, a ouvert il y a deux ans une librairie. Pour le plaisir. Ce passionné de cinéma et de poésie préfère discuter avec les visiteurs, dans de confortables fauteuils, que leur vendre des in-folio. Avec son épouse chinoise, il a choisi la France

parce que « l'Angleterre est trop déprimante ». Ils sont heureux dans leur moulin restauré près d'Eymet. Mais une chose le taraude : « Pourquoi les Français, si attachés à la liberté, sont-ils les champions du contrôle et de la bureaucratie ? » Cette question revient comme un leitmotiv chez les Anglais de Dordogne.

Au XIX^e siècle, les Britanniques ont inventé la protection des animaux. Pas étonnant, donc, qu'ils aient créé, près d'Eymet, l'association Hee-haws (hi-han en anglais). « On nous signale des ânes promis à l'abattoir en Italie ou en Espagne. Nous les rachetons pour qu'ils ne finissent pas en salami ou chorizo », explique Carina, la fondatrice, en caressant l'un des vingt baudets qui coulent ici une retraite paisible. Lynn Rickwood,

•••



COLLECTION PERSONNELLE

DIANA COOPER-RICHET

Chercheuse au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

« La campagne française attire les Britanniques depuis le XIX^e siècle »

Quand a commencé l'afflux de Britanniques dans le Périgord ?

Au début des années 1990, l'écrivain William Boyd a été l'un des premiers à s'installer en Dordogne, à Sadillac, à 20 km de Bergerac. Le bouche-à-oreille a popularisé cette région auprès des Britanniques. La classe moyenne, notamment, trouvait là des résidences secondaires beaucoup moins chères qu'en Grande-Bretagne. D'autres se sont installés définitivement, cherchant une vie nouvelle. Ils sont attirés à la fois par une certaine France rurale authentique et par la présence de compa-

triotés. Par ailleurs, le système de santé français, bon marché et de qualité, les a séduits, tout comme son système éducatif. À certains endroits, on est passé de quelques individus à de fortes communautés, par simple effet boule de neige.

Cette attirance des Britanniques pour la France est-elle récente ?

Au début du XIX^e siècle, la douceur de notre climat attire déjà les riches et les aristocrates. Vers le milieu du siècle, les premiers voyages organisés par Thomas Cook, à l'occasion de l'exposition universelle de Paris

en 1855, amènent sur le continent un public nouveau. Dans certaines stations balnéaires où ils sont nombreux, les Britanniques font construire des Églises anglicanes. Dès le début, les « Anglais », comme on les appelle même quand il s'agit d'Écossais, d'Irlandais ou de Gallois, éprouvent le besoin de fonder leurs propres institutions, comme les clubs, pour se retrouver entre eux. Dans les années 1980, il y avait un Dordogne Gentlemen's Club, puis un Dordogne Ladies Club. Ils ont aujourd'hui leurs propres journaux en anglais !

Ont-ils la nostalgie de leur présence ancienne en Périgord lors de la guerre de Cent Ans ?

Non. Cette histoire ancienne ne joue aucun rôle. Pour mes travaux,

j'ai épluché quatre-vingts journaux anglophones publiés dans les villes de province françaises au XIX^e siècle. Verdict : ce thème n'y est pas présent.

Sont-ils attirés par la force du protestantisme dans le Sud ?

Pas davantage.

Et la proximité des vins de Bordeaux, dont ils sont amateurs depuis des siècles ?

Pas plus. L'afflux observé à la fin du XX^e siècle est simplement lié à l'intégration du Royaume-Uni dans l'Union européenne, qui facilite les voyages et les achats de biens immobiliers, beaucoup moins onéreux qu'Outre-Manche.

Le Brexit risque-t-il de mettre un frein à ce mouvement ?

Il est trop tôt pour le dire. S'il entraîne le départ de certains, d'autres Britanniques décident au contraire de s'installer pour de bon en France et demandent même leur naturalisation. *Wait and see !* ■ Recueilli par F. N.



5

1 Venus d'Écosse, Roddy et Angela Sharp ont acheté cette commanderie de Templiers du XII^e siècle.

2 Terry Boyce, ancien professeur de physique quantique, a ouvert une librairie où il fait

bon causer entre amis.

3 Pendant un temps, le Brexit a perturbé l'approvisionnement de l'épicerie de Jane Patterson.

4 Une fois par mois, le révérend anglican

Tony Lomas accueille dans le temple protestant toutes les confessions.

5 Dans son refuge, Carina soigne des ânes maltraités, tels Angèle, 19 ans, et Rigolo, 15 ans.



Tim Richardson

« Je me sens plus périgourdin et français »

Si Tim Richardson, 55 ans, parle si bien français, contrairement à beaucoup de Britanniques installés dans la région, c'est qu'il y vit depuis trente ans. Surtout, travaillant seul avec des vignerons du cru, il a dû apprendre vite. Bref, le vin l'a fait français. En 1991, cet étudiant en horticulture a quitté le Suffolk pour un stage en Dordogne censé durer un mois. Il s'est attardé... sept ans chez son employeur, jusqu'à devenir maître de chais.

« En 1999, j'ai fait mon propre vin, sur des terres louées, que j'ai baptisé Clos Dalmain, nom de jeune fille de ma mère, raconte-t-il. Quand j'ai été naturalisé en janvier 2020,

après des années de procédures, j'ai pleuré de joie. » À la fois parce qu'il se sentait déjà français, et parce qu'il devenait ainsi plus proche de ses enfants nés en France, emmenés par leur mère après un divorce difficile. Très actif dans la filière viticole, il est élu président du comice agricole du secteur, puis au conseil municipal d'Eymet jusqu'en 2020. Il aménage aujourd'hui la forêt qu'il possède à la sortie du village. Ferme pédagogique, projet d'agroforesterie et parcours de découverte accueilleront classes et promeneurs, afin de les inciter à préserver la nature. ■ **F. N.**

trésorière de l'association, vit un rêve éveillé : « Dès que je suis sortie de l'avion à l'aéroport de Bergerac, il y a quatorze ans, je me suis sentie chez moi. Si je suis bel et bien née de l'autre côté de la Manche, mon cœur, lui, est français. »

Un échange amical et spirituel

Assis à l'ombre sur un banc, trois villageois âgés l'admettent volontiers : « Si Eymet vit encore, c'est grâce aux Anglais. » Ces nouveaux arrivants ont acheté, dépensé, consommé. Ils ont aussi fait des bébés. « L'afflux d'enfants anglais a sauvé l'école », assure Thierry Giguelle, directeur de la petite école maternelle et élémentaire Notre-Dame. Il y a quatre ans, le nombre d'élèves avait chuté de soixante-dix-sept à cinquante, pour remonter à cinquante-huit aujourd'hui grâce aux nouveaux venus, avec une proportion de bilingues passée de 20 à 40 %. À 300 euros par mois, sans uniforme à acheter, cette école paraît bon marché aux Britanniques. Les enfants s'entraident dans leur apprentissage croisé des langues, accent compris, note le directeur.

À deux pas, dans le temple protestant, des fidèles prient. Sur les murs, des panneaux représentent la mairie d'Eymet, la pharmacie, la caserne de pompiers, les soignants, etc. « Nous prions pour le village et pour la France », explique Julia Petchey, qui anime la séance en compagnie du révérend anglican Tony Lomas. Celui-ci, chargé de trois départements, officie à Eymet une fois par mois. « Notre service en anglais attire pour moitié des non-anglicans, venus des pays anglophones, Singapour, Nigeria, Australie, États-Unis, etc. » Selon lui, l'anglicanisme a des rites si riches, y compris l'Eucharistie, qu'un catholique s'y sent aussi à l'aise qu'un baptiste ou un évangélique. « Mais nous ne cherchons pas à les convertir, affirme-t-il. Nous voulons juste louer Dieu ensemble. » « Heureux comme Dieu en France », disait-on. Ici, ce serait plutôt : « Heureux comme un Anglais à Eymet. » ■

CARNET DE VOYAGE

NOS BONNES ADRESSES

Si vous souhaitez vous aussi découvrir les charmes du village d'Eymet, niché à la frontière de la Dordogne et du Lot-et-Garonne, suivez le guide.

Visiter

Sentier de la bastide
De la place des Arcades au château (photo à droite), ce parcours permet de découvrir la vieille ville, ses « ruelles » étroites (ou carreyrou) reliant les rues tirées au cordeau. Les nombreuses maisons datant de la Renaissance, en pierre claire avec parfois un étage à colombages, donnent à Eymet un cachet authentique. À voir aussi, le joli moulin sur le Dropt, le ruisseau qui enserrme la ville.

Lac de l'Escourou

À 5 km à l'ouest d'Eymet. Le tour du lac (2 heures à pied) offre une promenade agréable, sur un terrain souvent plat. Se garer du côté de Saint-Sulpice-d'Eymet (pas du côté de Soumensac) pour aborder le parcours de découverte de la vie

aquatique sans trop marcher.

Se loger

Camping du château
Situé en ville, il dispose ses emplacements entre de grands arbres, au bord de l'eau. Très plaisant. ➤ Rue de la Sole. Tél. : 06 24 50 61 85.

Hôtels et chambres d'hôte

S'adresser à l'office du tourisme. ➤ 45 place Gambetta. Tél. : 05 53 23 74 95.

Se restaurer

Andine
Pourquoi manger péruvien dans le village le plus anglais du Périgord ? Parce que c'est bon. Géraldine, de Marmande, a ramené son chéri Andrés de Cuzco après un tour du monde, pour nous régaler de causa (purée de pommes de terre,



avocat, citron vert, épices), de ceviche (poisson cru mariné) de truite, et de sorbet de citron vert et gingembre confit au pisco (alcool péruvien de raisin à 43°). La carte des rhums est enivrante. ➤ Place Gambetta. Tél. 09 81 18 33 41.

Walnut

L'Américain Christopher Moloney et son épouse suédoise Lise (photo ci-dessous) ont bourlingué autour de la planète avant de se poser à Eymet pour y ouvrir, avec l'aide de leur fils, ce beau restaurant avec terrasse. La carte très variée plaira aux végétariens (soupe froide de pois au basilic, patate douce au miel) mais pas seulement (tartare de bœuf, poisson du jour). ➤ 41 boulevard National. Tél. : 05 53 24 03 68.

Le Margo

Idéal pour un repas léger et pas cher. L'assiette du Levant

(houmous, taboulé, pickles... à 10 €) trahit la passion de Floriane, la patronne, pour l'Orient, du Liban aux Balkans (où elle a vécu), en passant par... le Canada. ➤ 13 place Gambetta. Tél. : 05 53 61 30 79.

La cour d'Eymet

Ce restaurant gastronomique, plus cher (menu du soir à 39 €), est un enchantement. Les connaisseurs viennent de loin, même en été, dans cette demeure pour le chou farci au foie gras de François Kartheiser, qui a œuvré onze ans chez Laurent à Paris. Enjoué, il est attentif à chaque client, même quand il se retrouve seul aux fourneaux. Un conseil : n'arrosez pas de citron vos gambas frites dans des feuilles de brick pour garder leur croustillant. ➤ 32 boulevard National. Tél. : 05 53 22 72 83.

La semaine prochaine : L'âme russe à Nice (2/7)